

Un journaliste catholique : le père Vincent de Paul Bailly

Le 16 juin 1883, paraissait à Paris le premier numéro d'un quotidien catholique appelé à une longue carrière, qui se poursuit encore actuellement.

En son origine, le quotidien *La Croix* dépend principalement de trois hommes : l'un qui le fonda en fait (le père Vincent de Paul Bailly), les deux autres qui lui rendirent possible cette fondation (Emmanuel Bailly et le père Emmanuel d'Alzon). Parlons rapidement de ces deux derniers.

Emmanuel Bailly (1794-1861), le père de Vincent de Paul, imprimeur, éditeur et fondateur de journaux, est un homme méconnu qui se trouve pourtant à l'origine de trois œuvres catholiques majeures : les conférences de Saint-Vincent de Paul (avec Ozanam), le quotidien *L'Univers* et la Patrologie (avec l'abbé Migne).

Pour sa part, Emmanuel d'Alzon (1810-1880), prêtre du diocèse de Nîmes, mennaisien et ultramontain, fonda d'abord une congrégation féminine, puis un collège, enfin la congrégation des Augustins de l'Assomption, ou Assomptionnistes. A l'âge de vingt ans, le jeune Vincent de Paul eut l'occasion de résider quelques mois au collège de l'Assomption de Nîmes, lors d'un stage professionnel. Il fut profondément marqué par l'extraordinaire personnalité du père d'Alzon.

Fils d'un imprimeur

Vincent de Paul Bailly est donc né à Berteaucourt, près d'Amiens, le 2 décembre 1832, deuxième enfant d'une famille qui en comptera six, son frère cadet devenant Supérieur général des assomptionnistes et sa sœur cadette Supérieure générale des Sœurs de Sainte-Clotilde. Vincent de Paul ne sera jamais, lui, qu'un

simple « Moine » (son nom de plume), paradoxalement plus célèbre que les deux autres.

Après son baccalauréat ès sciences, il entre dans l'administration des Télégraphes électriques, alors en pleine organisation. Trois ans plus tard, il est nommé sous-chef de bureau à l'administration centrale, puis attaché au cabinet de l'empereur Napoléon III, chargé du chiffre. En 1860, il démissionne, part pour Nîmes, commence une retraite sous la direction du père d'Alzon et, le 1^{er} juillet, décide d'entrer chez les Assomptionnistes.

Il fait son noviciat à Auteuil, sous la direction du père François Picard. Le père d'Alzon l'a chargé de trouver un terrain pour une future implantation, qu'il dénicher rue François I^{er}, embryon du groupe d'immeubles de la Bonne Presse (plus tard Bayard Presse, la rue Bayard coupant à cet endroit la rue François I^{er}).

Envoyé à Rome pour ses études, il est ordonné prêtre le 1^{er} janvier 1863, et nommé procureur du collège de Nîmes. En 1866, en séjour à Rome, il devient aumônier des zouaves pontificaux. Finalement, en avril 1869, le père Bailly est nommé à Paris, où il exerce son ministère dans la petite chapelle de la rue François I^{er}. Durant la guerre de 1870, il se dévoue auprès des soldats, puis des prisonniers.

Restauration sociale chrétienne

Après le désastre de 1870, le père d'Alzon propose un projet de restauration sociale chrétienne, à laquelle s'attachent ses religieux. Le père Bailly devient, en 1871, secrétaire général de l'Union des œuvres, dont Mgr de Ségur est le président. Il devient quelques mois plus tard secrétaire général de l'Association de Notre-Dame du Salut, fondée pour venir en aide à l'Union des œuvres. En 1872, l'Association organise un premier pèlerinage. A l'issue de celui-ci, est fondé un Comité général des pèlerinages dont, bien entendu, le père Bailly est l'âme.

En juillet 1873, pour servir de lien entre les pèlerins, paraît le premier numéro d'une revue, *Le Pèlerin*. Celle-ci est prise en main

en 1876 par le père Bailly, lequel immédiatement en double le format, l'illustre d'images et lui donne un ton conquérant. Le succès ne se fait pas attendre : on comptera bientôt 500 000 abonnés.

Le 1^{er} mars 1880, le père Bailly fonde une revue mensuelle, qu'il intitule *La Croix*. Mais le désir d'un quotidien le hante. Il est exaspéré des attaques quotidiennes contre la religion. Le nouveau Supérieur général, le père Picard, y est favorable, mais ne veut pas faire tort à un quotidien catholique, *La France nouvelle*. Le 20 mai 1883, alors que le père Picard sort d'un déjeuner avec Don Bosco, le comte de l'Épinois, un ami des Assomptionnistes, survient et lui annonce la disparition de *La France nouvelle*. Le soir même, une réunion rassemble le père Picard, le père Bailly et le comte pour préparer le projet. Il est décidé de reprendre le titre de la revue mensuelle : *La Croix*.

Fondation d'un quotidien

Le vendredi 1^{er} juin 1883, fête du Sacré-Cœur, est lancé le numéro spécimen, tandis que le père Bailly rameute dans *Le Pèlerin* les futurs abonnés. Dans les quinze jours parviennent 5 000 préabonnements, en sorte que le premier numéro paraît le samedi 16 juin, avec un éditorial du père Picard et une déclaration du père Bailly. Le succès vient vite. En 1895, *La Croix* atteint déjà les 160 000 exemplaires.

Outre *Le Pèlerin* et *La Croix*, le père Bailly est le créateur d'un véritable empire de presse, la Bonne Presse. Qu'on en juge simplement par l'énumération des titres dont il est l'animateur : *L'Almanach du Pèlerin*, *La Vie des Saints*, *Le Cosmos*, *Les Questions actuelles*, *Le Laboureur*, *Les Échos de Notre-Dame de France*, *La Croix du dimanche*, *La Chronique de la Bonne Presse*, *Les Bonnes lectures*, *Les Contemporains*, *La Croix des marins*, *La Franc-Maçonnerie démasquée*, *Le Noël*, *Le Bulletin des Congrégations*, *Les Échos d'Orient*, *Les Causeries du dimanche*, *L'Annuaire pontifical catholique*, *Les Conférences*, *Le Mois littéraire et pittoresque*, etc.

La plume brisée

Le travail du père Bailly à la tête de *La Croix* et de la Bonne Presse dure dix-sept ans. Le 24 février 1900, la congrégation des Assomptionnistes est dissoute par la justice française. Le 17 mars, un message oral de Léon XIII parvient au père Picard : le pape demande aux Assomptionnistes de se retirer de la rédaction de *La Croix*. Le père Bailly se rend dans la salle de rédaction, s'y agenouille puis se retire en essuyant ses larmes. Il ne remettra plus jamais les pieds en ces lieux. Quelques jours plus tard, un industriel catholique du Nord, Paul Feron-Vrau, achète la Bonne Presse pour la préserver.

Puis, dans le cadre de la persécution contre les religieux, le père Bailly prend le chemin de l'exil en Belgique. Il ne revient définitivement à Paris qu'en 1906, après une loi d'amnistie. C'est en cette ville qu'il rend sa belle âme à Dieu le lundi 2 décembre 1912, jour de ses 80 ans.

« Rien d'ennuyeux »

Le père d'Alzon comme le père Picard souhaitent l'épanouissement d'une presse populaire catholique. Mais ils ont du mal, au début, à en cerner et à en accepter les exigences. Ils écrivent ainsi leurs doléances au père Bailly. « Il me revient de divers points que le journal est trop polichinelle ». « Le journal aurait-il un moins grand succès, s'il avait un but plus dessiné ? C'est un excellent, pieux, amusant journal, mais on cherche son but pratique et on ne le voit pas. Pourtant, le numéro du 23 mars est très bon ! » « Je souhaite au journal le même esprit, le même amour du surnaturel, le même sel gaulois, un peu plus sérieux ».

Le père Bailly, profondément conscient des exigences du journalisme, se défend comme un beau diable : « Je proteste contre l'insinuation que le journal n'aime pas les articles sérieux ; j'ai dit cela par politesse. Je n'aime pas les morceaux sans sel (ce qu'on ne peut pas dire), alors je dis morceaux sérieux, c'est-à-dire lourds, longs, sans verve et dormitifs, quoique vrais et

majestueux ». « Maintenons le programme : rien d'ennuyeux, une revue qu'on lise. Si on la lit, elle trouvera l'heure de dire des choses utiles, comme un curé qui attire ses paroissiens ; mais un curé qui n'a plus personne à l'église, quand même il ferait les prênes qu'on lit depuis un an dans le journal [ils étaient du père d'Alzon lui-même], perdrait son temps ».

« Prêcher par la devinette »

Le père d'Alzon, écrit Gaétan Bernoville, son biographe, « trouve que le père Bailly abonde abusivement dans le genre populaire, sacrifie trop à la caricature, au propos folâtre, se contente trop facilement "d'une dose minimale d'intelligence et de surnaturel" ». Le père Picard, pour sa part, remarquant la part grandissante des dessins et des faits divers, écrit au père Bailly : « Il ne reste plus rien à lire dans le journal ».

Le père Bailly répond en son style inimitable : « Je me demande ce qu'est la vérité en vos globules imperceptibles ; c'est de l'apostolat homéopathique. Paff ! La vérité nous saisit comme elle peut. (...) La foi a pénétré par les devinettes et les rébus, et la charité par la caricature. Et vlin et vlan ! Tant pis pour les gens attrapés. Le dix-neuvième siècle ne peut en porter plus ».

Revenant sur l'histoire de la Bonne Presse, le père Bailly notera que le journal « tranchait sur les mœurs graves et un peu compassées des feuilles pieuses du temps. Le peuple connaissait peu la presse quotidienne catholique, trop magistrale pour lui, peu émaillée des faits divers de la vie, accidents, inventions. Rompant avec les traditions, nous donnions des anecdotes parfois triviales, avec des caricatures parfois risquées, mordantes, qui n'épargnaient aucun pécheur, mais toujours accompagnées d'un trait de vérité, emprunté à l'esprit de foi ».

Les Gaulois parlent aux Gaulois

Le père Bailly n'hésite ainsi pas à écrire au père Picard ces réflexions aussi surprenantes que profondément vraies : « Pour assurer l'œuvre, il faut accroître le personnel intelligent, avec l'esprit qu'il faut, c'est-à-dire la verve jointe à la soumission à l'Église. Nous avons des gens de valeur, mais pas un esprit ayant la tournure gauloise. Saint François de Sales, le patron des journalistes, avait des finesses, et eût fondé la Bonne Presse si les rubriques de son temps ne s'y étaient opposées. Notre grand saint Augustin devait, en dehors de ses traités, agir par des mots plaisants, il n'eût pas méprisé quelques caricatures ou calembours ».

Une heure d'oraison en plus

A force d'échanges, de réflexion et d'expérience, les supérieurs finirent par admettre la manière de voir du père Bailly. Le père d'Alzon, écrit Bernoville, « en vint à reconnaître, dût son goût personnel en souffrir, qu'il n'était guère d'autre manière de faire pénétrer dans le grand public de son époque le maximum de ce qu'il pouvait recevoir, sans ennui, "d'intelligence et de surnaturel". Dans une note, il souligne que le moyen de "faire aimer et secourir" les œuvres catholiques menacées, c'est une presse populaire ».

Il écrit ainsi au père Picard : « N'oublions pas que le journal plaît parce qu'il donne dans le genre zozo... Il suit par un côté une pente déplorable, l'abaissement de l'esprit, tout en en dépensant beaucoup. Les Français ne sont pas capables de plus ». Le père Picard en vint même à si bien entrer dans les nécessités du journalisme catholique qu'il n'hésitait pas à rappeler à l'ordre le père Bailly lui-même, dans un sens tout opposé à ses préventions premières : « Les longs articles envahissent. Faites attention ».

Mais il faut se souvenir que cet esprit de verve gauloise que le père Bailly mettait dans son travail journalistique reposait sur

une vie surnaturelle d'une haute qualité, comme en témoigne un épisode sur lequel nous concluons cette belle existence.

Un jour, le père Bailly demanda au père Picard de nouveaux collaborateurs : la besogne devenait accablante, le temps manquait pour y suffire. Le père Picard lui répondit sans détour : « De nouveaux collaborateurs ? Je n'en ai pas à vous donner. Mais je vais vous indiquer le moyen de trouver plus de temps et de fournir plus de travail pendant la journée. Ajoutez, chaque matin, une heure à votre oraison ».

Le père Bailly avait suffisamment de foi pour correspondre à la confiance surnaturelle de son supérieur. Désormais, il se leva chaque jour une heure plus tôt et, effectivement, put suffire à la surcharge de besogne.